

Une Reine des Fromages et de la Crème

I

L'HÉRITAGE

TROIS hommes étaient réunis dans la plus belle chambre du *Soleil d'Or*, l'unique auberge de Glockenau, village des montagnes autrichiennes.

Pour être la meilleure, cette chambre ne brillait pas par le luxe ni même par le confort : plancher nu de sapin soigneusement brossé, lourdes et sombres solives soutenant le plafond bas, murs blanchis à la chaux piqués d'images saintes aux criardes enluminures ; dans un coin, sur une étroite console, une statuette de la Vierge devant laquelle, en un vulgaire pot de faïence, s'épanouissait une touffe d'hépatiques bleues.

Les deux petites fenêtres carrées sont grandes ouvertes et les rideaux bien empesés, relevés avec des épingles, comme pour ouvrir plus large entrée à la brise printanière ; le besoin s'en fait sentir, en effet ; l'atmosphère, dans cette grande pièce carrée, est lourde encore : odeur de bougies récemment éteintes et de violettes fanées, restes de vapeurs d'encens, et puis une senteur âpre dont la seule inspection du lit révèle la cause. Tiré jusqu'au milieu de la chambre, ce lit rustique, en bois peint, est recouvert d'un drap noir où se voit encore l'empreinte d'un corps.

Une heure auparavant un cadavre était là ; ces aiguilles de sapin, ces pétales de fleurs qui jonchent la couche mortuaire et le plancher sont tombés des couronnes, et ces traces aux planches de sapin sont celles des clous des bottes pesantes des porteurs du cercueil.

Cette mort avait causé une véritable émotion dans le village. On voyait encore la diligence s'arrêter un matin au seuil du *Soleil d'Or*, et, de la lourde voiture, ordinairement aussi parfaitement vide à l'arrivée qu'au départ, et dont les coussins ne connaissaient que de rares habitants de Glockenau et des environs, descendre deux voyageurs, un homme d'un certain âge et une jeune fille, tous deux d'une allure distinguée qui contrastait avec celle des villageois.

Glockenau n'était pas le but de leur voyage, but demeuré inconnu, d'ailleurs ; mais, à quelque distance de ce village, le voyageur s'était tout à coup affaissé sur la banquette. Il avait fallu toute la force de l'aubergiste pour le faire descendre, d'abord, puis le porter jusque sur le lit où, quatre jours après il s'éteignait douloureusement, malgré les soins de sa fille, malgré l'inutile expérience du médecin appelé de la ville, qui diagnostiqua aussitôt une attaque de paralysie sûrement fatale pour la constitution épuisée de l'étranger !

La cérémonie funèbre était achevée et les trois hommes réunis autour de la table, y avaient assisté à des titres divers. Le premier l'avait dirigée : c'était le curé de la paroisse. Le second y avait paradé au premier rang comme hôte : c'était l'aubergiste du *Soleil d'Or*. Le

dernier était le notaire, chargé des formalités légales par le tribunal de l'arrondissement.

Ni le prêtre sous la soutane, ni l'aubergiste dans son costume bourgeois ne pouvaient renier leur commune et paysanne origine.

Aubergiste et prêtre avaient les mêmes traits généraux typiques du paysan de cette partie de l'Autriche.

Là d'ailleurs s'arrêtait la ressemblance. Auprès de l'hôtelier, gros et gras, le curé montrait une maigreur d'ascète, résultat, autant que de l'âge, d'une vie toute de sobriété, sinon de privations. Cette existence avait comme raffiné, presque éthéré en lui les traits grossiers de la race. Quarante ans auparavant, il aurait très probablement pu supporter la comparaison avec l'aubergiste ; maintenant, les courbes de son visage s'étaient allongées, les vives couleurs d'un teint trop riche avaient disparu dans les jeûnes, ses longues mains maigres avaient acquis, dans leur diaphanéité, quelque chose d'aristocratique, et, au lieu de l'épaisse et rude chevelure noire, c'était une couronne de fils d'argent qui entourait, comme d'une auréole, son crâne dénudé. La démarche même complétait cette curieuse transformation : accompagnant ce long corps osseux et légèrement voûté, la lourdeur inoubliée du pas du paysan prenait comme une allure de majesté vénérable.

Le notaire, lui, était l'antithèse vivante de ses deux compagnons. Petit, vif, visage jeune et ridé, nez pointu, œil petit et rond, au regard aigu, gai, toujours en mouvement, l'allure sautillante, il y avait en lui de la nature du moineau franc, dont il avait, du reste, l'instinct curieux et indiscret.

La veille, dès son arrivée, il avait apposé les scellés sur les biens du défunt, lequel avait été inscrit, sur les indications de sa compagne, sous les noms et prénom d'Émile Eldringen.

L'instant était venu de procéder à l'inventaire, et c'est en qualité de témoins qu'étaient présents le vieux curé et l'aubergiste. Sans doute, en droit, la fille du défunt devait assister à cette levée de scellés, mais elle avait voulu demeurer seule au cimetière, et le notaire, après avoir attendu le temps par lui jugé suffisant, décida d'instrumenter sans plus tarder.

Ces tristes biens, épaves plutôt, trainés à sa suite, de ville en ville, par le voyageur, ils étaient là, contenus dans une grande malle toute revêtue du bariolage des étiquettes de chemins de fer et dans une valise jadis belle, aux cuivres arrachés, déchirée par mille heurts dans les filets à bagages.

Les bandes de toile et les larges cachets de cire enlevés, l'inventaire ne devait demander que quelques instants : les deux coffres renfermaient peu d'objets, mais bien hétérogènes. Au vif désappointement du curieux notaire, à la significative grimace de l'hôtelier, et à la sincère compassion du vénérable prêtre, on tira de la malle et de la valise deux uniques chemises, couvertes d'adroites reprises et de morceaux savamment dissimulés, mais dont le tissu était des plus doux et des plus fins ; un nécessaire de toilette aux flacons en mauvais état, mais fermés par des bouchons d'argent et dont l'un contenait ce parfum